

---

**CORRIGÉ**

---

**Que reste-t-il de l'art au temps de l'esthétique ?**

L'impératif esthétique s'impose aujourd'hui aux corps et aux parures, mais aussi à la décoration urbaine et intérieure, et jusqu'aux emballages alimentaires ; la mort, la laideur sont cachées. Bien sûr cette pensée unique procède d'une perception et de catégories relatives à notre culture.

Or, cet empire d'une esthétique omniprésente et volatile est paradoxal dans un environnement d'où ont disparu les œuvres d'art au sens propre.

Pour cause première, l'œuvre n'est plus le support matériel nécessaire à l'émotion artistique, obtenue aussi bien par des moyens techniques tels que la vidéo. Rosenberg reconnaissait un détournement comparable dans l'art d'après-guerre qui faisait œuvre de tout, comme les lessives sérigraphiées de Warhol. Duchamp le premier exposait du tout-fait, mais les papiers collés de 1910 avaient déjà déstructuré le tableau conventionnel.

La multiplication des productions artistiques, qui permet leur étalage dans les musées pour une consommation effrénée constitue un autre facteur de cette contradiction d'un art banalisé mais prétendu inestimable dont les cotations explosent.

Outre les acteurs du milieu artistique intervient la production de masse, qui distribue par millions des enregistrements audio-visuels standardisés suivant une sensibilité consensuelle en guise d'harmonie sociale, à l'image du marché de la beauté.

L'impératif esthétique règne donc bien partout, où l'art n'est plus. Les talents pourtant persistent et s'activent dans l'embellissement universel, loin des mornes musées où la beauté s'éprouve sous une forme toujours plus évanescente.

250 mots.

---

## RAPPORT

---

On compte 2009 mots dans le texte d'Yves MICHAUD, de taille presque parfaite quoique sensiblement plus long que le sujet de la précédente session. Il propose une analyse critique de l'esthétique contemporaine qui explore à la fois la création artistique du siècle écoulé et des pans entiers de la vie quotidienne. Parfaitement lisible par les candidats au concours, il est solidement structuré et parfois assez subtil pour offrir un terrain d'exercice valorisant aux plus habiles.

Les travaux cette année sont assez bien présentés, avec peut-être un recul des talents calligraphiques, et parfois d'inquiétantes avancées de l'effaceur et des surcharges qui transforment certaines copies en œuvres repentantes et inabouties. Ils respectent autant le format prescrit que les directives de comptage. Les anomalies sur ce point sont de faible ampleur.

Le titre n'a presque jamais été omis. Il est vrai aussi que les propositions étaient rarement convaincantes : « La beauté du monde » ou « l'évaporation de l'art » sont des formules qui ne font pas rêver, isolées ou additionnées. Beaucoup trop de titres longs, bien plus que d'habitude (jusqu'à 20 mots) et surtout de lourdeurs. Les correcteurs, à regret, ont dû être parcimonieux en bonifications, lesquelles ont d'autant mieux récompensé tout effort un peu méritoire. Mais enfin il y a eu des écarts surprenants, comme « L'art ou la bulle qui éclate en beauté ».

Aucune difficulté ne se terrait dans la démarche discursive apparente, même si celle-ci dans un premier temps s'attardait à poser les conditions critiques du sujet – qu'on ne saurait éluder, l'autre risque étant de s'y enliser – avant d'aborder la discussion proprement dite, dont le chemin était sans piège, sinon sans digression. Avant d'en arriver là, rappelons la maladresse d'une proportion notable de candidats qui n'ont absolument pas maîtrisé la longue introduction du texte, et y ont consommé sans efficacité une quantité de mots suffisante (au-delà de cent) pour compromettre toute la suite. Les mêmes parfois, et d'autres aussi, ont commis à ce moment le contresens le plus fréquent : « la beauté est subjective ». Or le texte explique bien que cette notion de beau est entièrement culturelle, donc collective et sans doute relative, ce qui n'a rien de subjectif. Mauvais début, donc, pour beaucoup de résumés.

L'articulation insistante du texte n'a pas échappé à des candidats dûment formés et avertis. Pourtant on a vu encore assez de blocs compacts ou de serpentins qui manifestaient l'ignorance ou l'oubli de la rhétorique.

Plus encore on a déploré la multiplication, assez typique cette année, des coquilles vides, présentées par des auteurs qui ne savent pas trop énoncer le contenu précis des arguments, ou qui croient reconnaître la répétition en boucle du même. Si les références nominatives qui enrichissent le § 8 pouvaient perturber les candidats manquant de connaissances dans le domaine, ce n'est sûrement pas en les éludant qu'ils pouvaient sauver leur résumé du

naufnage. Au contraire, le résumé comme le texte est toujours plus intelligible s'il désigne clairement les théories de Rosenberg, les ready-made de Duchamp (qui revient à la fin) et les représentations de Warhol, au lieu de prudentes et inconsistantes allusions. Un des deux ou trois arguments forts du texte était en effet l'explication de la disparition de l'œuvre d'art à mesure que se succédaient les innovations du XX<sup>e</sup> siècle (pop art, ready-made, papiers collés), rapportées en remontant le temps. Dans la plupart des cas, il n'en reste qu'un fantôme d'abstraction, une fois « évaporés » tous les mouvements et tous les artistes ! Beaucoup de candidats encore se montrent par la suite incapables de discernement dans la pléthore des productions artistiques de la grande distribution culturelle, et mélangent le tout dans une bouillie évasive. Quant au dernier paragraphe, il ne se trouve pas une copie sur vingt pour en restituer les deux éléments utiles, qui forment un autre paradoxe : la vitalité créatrice d'un côté, la contemplation nostalgique de l'autre. Cette grande faiblesse du contenu confond la moitié des travaux dans une médiocrité insipide.

La reformulation était peut-être cette fois un défi encore plus grand que d'habitude, puisque le champ lexical disponible était à peu près entièrement épuisé par l'auteur, qui lui-même ne se privait pas de redondances. En vertu de quoi nombre de candidats n'ont eu aucun scrupule à recopier sans retenue des énoncés de quatre à cinq mots, voire des phrases entières. Et certains résumés ont pu être constitués à 30 ou 40 % de ces éléments plagiés, au point qu'on se demandât où était finalement le travail personnel de rédaction. On ne compte plus ceux qui ont recopié sans vergogne la première phrase du texte, comme si c'était devenu la règle du genre. Le « Bien sûr, je plaisante » a eu aussi un joli succès.

Les commentaires rituels sur la mauvaise qualité de l'expression française peuvent sembler redondants ou lénifiants. Le seraient-ils davantage que les erreurs elles-mêmes, dont la majorité revient d'une session à l'autre ? Regardons alors les innovations de 2012 : beaucoup de candidats reproduisent sans réfléchir le barbarisme \*dés-esthéticisation trouvé dans le texte. D'autres en inventent à l'envi : la \*rarification (et son contraire), la \*marchéisation, la \*reproductibilité. L'habileté se transforme parfois en habilité. Plus communément on confond objet d'art et œuvre d'art, avec encore art (tout court), ce qui n'éclaircit guère les discussions en présence ! Quant à l'orthographe, retenons que les fautes d'accord du participe et l'omission de l'accent circonflexe, parmi bien sûr nombre d'autres solécismes, font le gras de l'actualité.

## ■ Résultats

Notes	0 à 3	4 à 7	8 à 11	12 à 15	16 à 20	Moyenne
2007	4,1%	18,1%	38,3%	29,2%	10,3%	10,41
2008	4,5%	19,3%	36,9%	28,5%	10,8%	10,36
2009	4,2%	17,4%	39,4%	29,9%	10,1%	10,42
2010	4,1%	17,9%	38,6%	28,4%	11,0%	10,45
2011	4,1%	17,4%	39%	28,9%	10,6%	10,42

La moyenne générale de l'épreuve reste dans la fourchette d'un dixième de point qui lui semble assignée depuis 2007, tandis que l'écart-type franchit le chiffre 4. La note 20 a été attribuée 18 fois seulement, les notes 19 et 18, 220 fois, l'ensemble distinguant toujours un candidat sur trente. A l'autre extrémité de l'échelle de notation, 30 zéros (diminution sensible) sanctionnent l'infraction à l'impératif du format. On sait toutefois que les dépassements importants sont encore la cause principale des 1 et des 2, notes attribuées 220 fois, et qu'ils interviennent pour une part notable des scores inférieurs à 7. Au total, les notes très faibles augmentent d'un quart, ce qui est considérable. Et le niveau des excellents résultats, qui rejoint le record de 2010, ne compense pas ces contre-performances.

Le résumé de texte, qui ne s'improvise pas, est un exercice généralement bien préparé par les étudiants des classes économiques et commerciales, et de mieux en mieux par les littéraires. Il leur permet d'acquérir, sans le savoir peut-être, des compétences extrêmement précieuses car indispensables au management des entreprises et des organisations. C'est pourquoi les critères d'évaluation de cette épreuve, qui sont consensuels entre les Ecoles de la Banque Ecricome, les classes préparatoires et bien sûr les correcteurs ont un caractère assez immuable pour en assurer l'efficacité et l'équité, et aussi pour justifier des efforts qui se révèlent toujours gratifiants.